

LE N O M B R I L D E S F E M M E S

Dominique Quessada a longtemps travaillé dans le secteur de la publicité. Philosophe et écrivain, il est l'auteur de plusieurs essais, notamment, aux éditions Verticales, de *La Société de consommation de soi* (1999) et *L'Esclavemaître* (2002).

D U M Ê M E A U T E U R

Le Dos du collectionneur

Méréal / Maison européenne de la photographie, 1999

La Société de consommation de soi

Verticales, 1999

L'Esclavemaître

Verticales, 2002

Dominique Quessada

LE NOMBREIL
DES FEMMES

P O R T R A I T S C R O Q U É S

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-138212-9
(ISBN 2-02-049721-2, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, mai 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Dans ce que l'on appelle les Hommes, il y a les hommes et les femmes. Enlevons les hommes : il reste les femmes.

*

Il y a des femmes partout. On en rencontre dans les rues, dans les cafés, dans les usines, dans les maternités, dans les aéroports, parfois chez elles.

*

Les femmes ont des cheveux. Ils tombent en grappes lourdes sur leurs épaules : c'est beau. Parfois, ils sont courts. Parfois, ils poussent le sens de la contradiction jusqu'à être mi-longs : c'est beau aussi.

*

Les femmes ont des idées. Souvent, vous ne les comprenez pas : elles ont des formes étranges, des formes de brume tranchante, comme celles des rêves.

*

Les femmes ont des yeux. Ils vous regardent, et vous vous en trouvez fort intimidé.

Les yeux des femmes savent voir sans regarder. Il est rare de voir une femme voir. Les femmes voient tout sans que jamais vous puissiez dire si elles l'ont regardé.

Les femmes posent leurs yeux sur les hommes, mais ne voudraient surtout pas que cela se sache : leur pudeur (ou leur orgueil) souffrirait si l'on voyait qu'elles regardent tout.

Les yeux des femmes voient tout d'un homme : ses mains, sa nuque, la façon dont ses chaussures

sont bien ou mal ou pas cirées, la forme ou la marque de ses vêtements, ses dents, ses chaussettes, sa façon de se tenir lorsqu'il est assis, sa manière d'être à table, le motif de sa cravate, la marque de sa voiture, la couleur de ses yeux aussi bien que celle de sa carte de crédit, la force de ses idées, ce qu'il regarde lorsqu'elle lui parle, s'il est là ou pense à autre chose ou à une autre femme, ce qu'il veut, ce qu'il sait, ce qu'il croit savoir, ce qu'il dit, ce qu'il cache, s'il ment ou dit la vérité.

Les yeux des femmes voient tout, le général et le particulier : ils savent que Dieu se cache dans les détails. Mais, souvent, leur cerveau ne décode pas tout ce que lui disent leurs yeux ; par générosité, par amour, ou pour ne pas être trop souvent déçues, là où les yeux des femmes sont des scanners impitoyables de la réalité, leur cerveau, lui, enjolive.

*

Tout comme les hommes, les femmes ont des jambes.

Mais il ne s'agit pas du tout, mais alors pas du tout, des mêmes jambes. « Les jambes de femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie », dit Charles Denner alias Bertrand Morane dans *L'homme qui aimait les femmes*, le film de François Truffaut.

Les jambes des femmes sont des objets visibles. Elles les croisent et les décroisent sans cesse. Elles les épilent, les musclent, les enduisent de crème. En 1966, à Londres, celles de Twiggy étaient assurées 400 000 livres sterling à la Lloyd.

Les jambes des femmes ont des amis : les bas, les collants, les Dim Up. Ce sont des amis très proches qu'elles voient quotidiennement, et qui, comme elles, possèdent la capacité de filer au moment le plus inattendu. Ils donnent aux jambes des femmes la sensation d'être des objets précieux. Les hommes – ou peut-être pas tous les hommes : moi seulement – se demandent quelle est la sensation procurée par ces voiles de soie ou de Lycra autour des jambes des femmes.

*

Les femmes ont des accessoires : des bijoux, des tubes de rouge à lèvres, des petits poudriers qu'elles sortent soudainement de leur sac, vous ne savez pas pourquoi, mais, à un moment, c'est impérieux, il faut qu'elles le fassent, et alors elles sortent leur poudrier de leur sac.

Elles portent aussi des dentelles, de la soie, du Stretch, toutes sortes de matières – même de l'élasthanne lorsqu'elles n'y sont pas allergiques.

*

Les femmes ont des sous-vêtements qui vous rendent fou.

Parfois, vous marchez sur le trottoir. Une femme sort de sa voiture sans vous regarder, et vous apercevez fugitivement un petit triangle de tissu entre ses jambes qu'elle a dû entrouvrir pour se dégager du siège. Après, vous y pensez

pendant un long moment et vous vous demandez :
« A-t-elle fait ce mouvement comme un cadeau,
ou s'agit-il d'un pur hasard ? Aurait-elle pu sortir
de la voiture sans ouvrir ses jambes aussi nette-
ment ? L'a-t-elle fait seulement pour moi, ou le
fera-t-elle aussi pour un autre ? »

Certaines femmes ne portent jamais de soutien-
gorge, certaines autres pas de culotte non plus (ce
qui est assez imprudent, surtout en hiver où un
coup de froid est si vite arrivé). Elles aiment cette
sensation de nudité invisible.

Et aussi des strings.

*

Les femmes ont une voix.

Plus aiguë, plus fine que celle des hommes
(sauf quand vous rentrez ivre mort à 4 heures du
matin avec, flottant sur vous, les effluves du par-
fum d'une autre femme), cette voix sait se faire
plus chaude et rauque ; et là, quelque chose vous
descend lentement le long de la moelle épinière,

avant que vous ne ressentiez toute la symptomatologie décrite par Tex Avery : lévitation, yeux sortis des orbites, langue pendante, coups de marteau sur la tête transformée en enclume et, parfois aussi, fumée sortant des oreilles (au risque de se blesser, certains oublient même de rentrer la langue avant de refermer la bouche).

*

Les femmes ont un corps. On ne sait pas trop si elles le maîtrisent parfaitement ou si elles ne savent pas trop quoi en faire, comme s'il s'agissait d'un objet encombrant. Souvent, c'est les deux, ça dépend du moment de la journée.

Ce corps des femmes est à la fois leur fierté et leur désolation.

Elles le montrent, elles en jouent, elles le contraignent avec des chirurgiens plastiques pour affiner leur taille, grossir leur bouche et leurs seins, ou enlever le poids du temps sur leur visage. Elles portent des soutiens-gorge Wonderbra pour faire mentir

leur poitrine. Elles s'habillent, si l'on peut dire, avec des minijupes ou avec des robes fendues haut sur la jambe, ou aussi avec des trucs transparents.

Mais ce corps qu'elles veulent tant montrer, elles voudraient aussi le cacher.

Elles voudraient qu'on les désire, puis qu'on ne les désire plus, ou pas uniquement pour cela. Elles voudraient que les hommes ne les désirent pas seulement pour leur corps, mais, comme elles disent, « pour elles-mêmes ». Mais si vous ne les désirez plus, alors elles s'inquiètent beaucoup et se demandent ce qui se passe.

Les femmes ont un corps qui rêve de sentiments beaux et d'intériorité. Les femmes savent que les hommes veulent leur corps, parfois seulement leur corps, et là leur corps devient le tombeau de leurs illusions.

*

Les femmes veulent et ne veulent pas, en même temps.

*

Les femmes sont parfois petites. Mais, en fait, elles sont toujours grandes.

*

Parmi toutes les femmes, il en existe une qui est la vôtre.

Vous la trouvez belle, ou émouvante, ou désirable, ou intéressante, ou petite, ou perdue, ou tout ça en même temps, vous ne savez pas vraiment ce qui vous trouble ou vous attache à elle : c'est son secret.

Vous ne savez pas non plus pourquoi elle vous a choisi. Vous avez le sentiment net que c'est vous qui l'avez choisie. Pourtant, c'est elle qui vous a repéré, vous isolant de la multitude des autres bipèdes de votre espèce ; elle vous a reconnu et vous a laissé le privilège de la séduire.

Après, vous êtes son élu. Elle vous fait confiance ;

elle vous installe comme son centre de gravité, et se met à tourner sans répit autour de vous.

*

Les femmes ont des hommes dans la tête. Leur père, ou bien un autre homme, mais plus rarement.

Parfois, une femme a plusieurs hommes. Parfois, elle est la femme d'un seul homme toute sa vie durant – elle n'y peut rien, c'est comme ça.

Parfois aussi, les femmes doutent que leur homme est l'Homme. C'est là qu'elles se mettent à rêver à Leonardo DiCaprio ou à quelqu'un dans ce genre.

*

Les femmes lisent des magazines féminins; chaque semaine et chaque mois.

Ces magazines constituent une torture masochiste que les femmes adorent : on y voit d'autres

femmes qui ne leur ressemblent pas. Trop parfaites, trop lisses, avec de trop grandes bouches ou de trop grandes jambes, avec de trop beaux vêtements ou de trop beaux fiancés.

Et ces autres femmes torturent les femmes par le biais du regard.

*

Les femmes font des régimes; parfois très sévères: elles ne mangent pas du tout, ou alors beaucoup d'une seule chose.

*

Certaines femmes sont boulimiques, d'autres anorexiques.

Comment, lorsque l'on est une femme, avoir un rapport simple avec ce qui entre dans le corps?

*

Les femmes aimeraient bien ressembler à Naomi Campbell. Alors que, souvent, elles mesurent 1,62 m et qu'elles ne sont pas noires. Mais elles voudraient quand même ressembler à Naomi Campbell.

Alors, elles achètent pour ça plein de produits de beauté et de vêtements. Elles achètent aussi des chaussures avec de hauts talons.

*

Les femmes détestent que l'on dise « les femmes ».

*

Les femmes ont toujours quelque chose d'elles qu'elles n'aiment pas : leurs jambes, leurs cheveux, leur nez, leurs fesses, leurs seins, leur bouche, leur garde-robe. Mais vous remarquerez qu'elles aiment toutes leur voiture ou leur chien.

*

Les femmes manquent toujours de quelque chose. Elles sont ainsi faites qu'elles sont insatisfaites.

Lorsque ce qu'elles veulent n'est pas là, leur insatisfaction est grande, mais lorsque l'objet de leur désir est là, il choit de son piédestal, et elles le méprisent soudain de n'être que ce qu'il est : elles sont encore davantage insatisfaites, réalisant avec un certain désarroi qu'elles veulent toujours cette chose étrange qui se nomme « autre chose ».

*

Les femmes souffrent ; d'une souffrance qu'elles ne savent pas toujours nommer ni qualifier : elles souffrent d'idéalisme. C'est pour cela qu'elles aiment bien tout embellir.

*

Les femmes ont des enfants.

À un moment, c'est comme ça : une petite lumière rouge s'allume au fond d'elles qui signifie « Je peux le faire, je suis capable ». Elles savent qu'elles veulent un enfant. Une fois que cette lumière est allumée, elle ne s'éteint plus jamais : elle reste là en permanence, petite veilleuse d'un rouge sombre, mais insistant, comme une tache dans une toile de Francis Bacon. Elle ne s'éteindra que bien plus tard ; avec le temps, et l'impression brutale que la vie est finie.

La lumière, ce n'est pas un homme qui l'allume : c'est la biologie ; la nature qui, dans le corps des femmes, déroule les rubans microscopiques de son écriture.

Il faut un homme pour que cette lumière s'éteigne de temps à autre, lorsque les femmes, cessant pour un temps de faire l'enfant, l'attendent enfin.

C'est toujours la même phrase : « Je suis enceinte » ; avec cet air de plénitude ravie sur le visage, parce que les femmes savent alors pendant quelques mois que la féminité cesse d'être un mystère – y compris pour les femmes elles-mêmes – dans l'évidence donnée par la maternité.

Les filles deviennent à leur tour des mères, suivant l'immémoriale astreinte de la perpétuation de l'espèce, la loi d'airain qui fait de chaque être vivant le porteur d'une seule mission : se reproduire.

*

Certaines femmes veulent faire des enfants entre femmes, par fusion d'ovules (*ovular merging*). Elles désirent se passer des hommes, jusqu'à ne plus avoir besoin d'eux, même pour se reproduire. « Se reproduire » prend ici un sens littéral, puisque ce mode de procréation ne peut engendrer que des bébés de sexe féminin.

Quels sont les motifs d'une telle volonté

d'anéantissement du genre masculin, cette sorte d'embryon d'un génocide d'un nouveau style : le génocide par extinction, la disparition d'un genre par sa non-reproduction ? Est-ce dû à la haine pure de ces femmes pour les hommes, ou bien comme une réponse à ce que les hommes leur ont fait subir, ou bien, comme c'est probable, s'agit-il encore d'autre chose ?

*

Les femmes ont toutes été des petites filles. Il en reste quelque chose pour toujours (jusqu'à ce que la mort nous sépare).

Certaines femmes restent des filles toute leur vie parce qu'elles ne peuvent pas avoir d'enfant. Et ça les tue à petit feu.

*

Les femmes font pipi. Souvent.

Lorsque ça arrive (entre 8 et 37 fois par jour),

La première femme attend. Elle ne sait pas ce qu'elle attend. Peut-être cet homme? Elle s'ennuie. Elle ne sait pas quoi faire. Quelque chose en elle ressent sa destinée d'être grosse de l'humanité entière. Quelque chose, en elle, prévoit l'histoire du monde à laquelle elle donnera un corps, plusieurs milliards de corps.

Elle n'ignore rien de sa finalité étrange d'être le lieu d'engendrement d'un miracle qui est aussi une catastrophe. En elle, quelque chose sait la beauté et l'horreur conjointes dans cette humanité à venir. Quelque chose – on ne sait pas quoi – sait les visages multiples des humains : elle a le pressentiment de Michel-Ange et d'Auschwitz, de Mozart et de tous les génocides, de Mark Rothko et de la prostitution des enfants, de Nathalie Wood et de Margaret Thatcher, de Bill Gates et de Bill Gates. Elle sait d'avance qu'il y aura l'amour physique et aussi la torture : elle sait leur proximité. Elle connaît par avance les corps alanguis sur les lits défaits, et les corps abandonnés couchés dans les charniers.

LE NOMBRIL DES FEMMES

Elle se demande si elle doit faire tout cela. Elle sait qu'elle est là pour ça. Elle sait qu'elle le doit ; elle ne sait pas si elle le veut. Comme Bartleby, elle « aimerait mieux ne pas ».

Après elle, toutes les femmes pourront se demander si elle donneront la vie ou pas, mais pas la première femme. Dépourvue de nombril, elle ne peut pas se le regarder. Son destin n'est pas le nombrilisme : elle n'est là que pour les autres.

Qu'elle disparaisse, et le monde ne sera pas. Qu'elle disparaisse, et vous ne serez pas là pour lire ce livre – qui du reste n'aurait pas pu être écrit.